

Sophie Coste

## L'élégance du désespoir ?

Qu'est-ce donc au juste que le « style » ? Quant à la « droite », est-il encore possible de la caractériser ? Et surtout : y a-t-il lieu de supposer une affinité quelconque entre le style et la position politique ? J'en doute fort.

Il faudrait des pages et des pages pour tenter d'élucider les présupposés, les questions que soulève le rapprochement de ces deux termes : style et droite. Alors je laisse, j'écarte. Je vais choisir le plus subjectif des points d'appui : mes propres émotions de lecture. En m'en tenant à la prose, pour circonscrire le champ.

Si je me demande quels sont les auteurs dont le style m'a intensément émue, me viennent d'abord les noms de Jean Genet et de Pierre Michon. Je me souviens d'avoir dû reposer le livre, étourdie par la puissance de ce que je venais de lire comme par les vapeurs trop fortes d'un vin ou d'un parfum. Ni l'un ni l'autre de ces auteurs ne se rattache à la « droite ». Ce qui, à mes yeux, les réunit, c'est une sorte de rage désespérée, qui prend la forme d'une ivresse formulative. Un long souffle sauvage porte l'ample phrase et sa gerbe d'images étincelantes. Comme un feu d'artifice du désespoir. L'ultime feu d'artifice, allumé sur le désastre du monde.

Le désespoir aurait-il partie liée avec le style ? Non pas un désespoir à la Musset – *Les chants désespérés sont les chants les plus beaux* – mais plutôt un *dés-espoir*, l'absence de tout espoir en un progrès du monde. Désespoir rageur, à l'opposé des valeurs traditionnelles de la « gauche » : progressisme, confiance en l'homme, foi en la perfectibilité du monde – tous « bons sentiments » avec lesquels il est aisé, comme on sait, de faire de la « mauvaise littérature ». Pessimisme, sens du tragique, dégoût du monde sont eux, traditionnellement, plus attachés à une certaine « droite ».

Ce dés-espoir, je le retrouve chez Proust, dont le style lui aussi m'étourdit jusqu'à l'enivrement. Sans la sensation, cependant, de la rage ou de la sauvagerie. L'ampleur de la phrase est chez lui plus sinueuse, déroulant ses méandres, dans le désir obstiné d'enfin enserrer dans ses « anneaux » l'intuition qui lui a donné naissance<sup>1</sup>. Mais comme chez les deux autres, et plus nettement encore peut-être, chaque phrase avance dans l'effort de faire lever un autre monde – hors du Temps et bien différent de celui dans lequel nous croyons vivre. Non pas un monde à faire advenir tous ensemble, à force de foi et de combats collectifs, mais purement intérieur, naissant d'une longue élucidation en direction du foyer de sens capable de l'illuminer et d'enfin « l'éclaircir » : « *La vraie vie, la vie enfin découverte et éclaircie, la seule vie par conséquent réellement vécue, c'est la littérature.*<sup>2</sup> »

Et comment ne pas penser à Flaubert, quand il s'agit de magnificence stylistique ? Flaubert, le « réactionnaire », dégoûté du monde, et comme Proust choisissant la réclusion pour y ciseler et y « gueuler » ses phrases.

Sans doute existe-t-il bien une *élégance du désespoir*. Sans que, loin s'en faut, tout désespoir soit capable d'y accéder. Ni non plus que cette disposition d'âme soit une

condition du style. Ni, enfin, que le désespoir soit l'apanage de la « droite ». Mais, oui, sans doute peut-on observer parfois une relation, non pas entre le style et la droite, mais entre un certain style éblouissant et la désespérance. Alors d'autres exemples, d'autres émotions de lecture se pressent maintenant dans mon esprit : Beckett, Céline, Cioran...

Dans ce dés-espoir, à chaque phrase se rejouerait le défi de faire surgir un autre monde, seul salut entrevu puisque, décidément, il n'y aurait rien à attendre de celui qui nous est donné. À chaque phrase nouvelle les forces se ramasseraient en vue de recréer, de construire, de transfigurer. Mais un monde à créer, cela ne se fait pas avec sujet-verbe-complément. Il y faut de l'ampleur. Le style alors se fait force musculaire qui, d'un seul souffle soulève à bout-de-bras hors du chaos le poids d'une phrase chargée à bloc d'un sens introuvable ailleurs qu'en elle. Il la soulève dans les airs d'un tel effort qu'il la propulse définitivement dans l'espace, hors de tout poids, comme une constellation.

Mais le désespoir n'est pas la seule force à pouvoir propulser de telles phrases. Si j'en reste à mes émotions de lecture, et pour ne citer qu'un seul exemple, il est des formulations de Francis Ponge qui, depuis des années, me sont « *objets de jouissance, d'exaltation, de réveil* »<sup>3</sup>. Si une relation est parfois envisageable entre la beauté d'un style et ce désespoir, fait de dégoût du monde, qu'on pourrait (mais le peut-on vraiment ?) qualifier « de droite », il reste exclu de la déclarer nécessaire.

Mystère du style : que la phrase ait été portée par le désespoir ou par l'extase, elle suscite en retour le même soulèvement de joie. Miroitement intime du style dans l'âme du lecteur : aussi tremblé et mouvant qu'un reflet dans l'eau. Ces quelques lignes m'auront du moins donné l'occasion de me pencher sur cette image pour la laisser se réfléchir intérieurement.

<sup>1</sup> « ...la vérité ne commencera qu'au moment où l'écrivain prendra deux objets différents, posera leur rapport, analogue dans le monde de l'art à celui qu'est le rapport unique de la loi causale dans le monde de la science, et les enfermera dans les anneaux nécessaires d'un beau style » (*Le Temps retrouvé*).

<sup>2</sup> *Ibid.*

<sup>3</sup> « Je n'admets qu'on propose à l'homme que des objets de jouissance, d'exaltation, de réveil. (Qu'est-ce que la langue ? lit-on dans Alcuin. – C'est le fouet de l'air.) [...] Rien de désespérant. Rien qui flatte le masochisme humain. » (Francis Ponge, *Proèmes*, « Pages bis »).

Sophie Coste a enseigné à l'Université Lumière Lyon 2. Elle anime des ateliers d'écriture. Elle a consacré sa thèse de doctorat à Francis Ponge et codirigé l'ouvrage *Ponge et ses lecteurs* (Kimé, 2014), ainsi que *Lire Bove* (Presses universitaires de Lyon, 2003). Elle est l'auteurice d'un recueil à paraître, *Gestes de femmes*, à la croisée de la poésie et de la philosophie, où elle explore les gestes ancestraux traditionnellement dévolus aux femmes (extraits dans *Europe et Libération*).